

# L'actualité de la SHOAH

Par **Alain CAMBIER**

Professeur de philosophie en Khâgne (Douai)

**L'année 2005 restera marquée par la solennité avec laquelle a été célébré le soixantième anniversaire de la libération des camps nazis. Loin d'appartenir à un passé révolu, la découverte de l'horreur du génocide perpétré au cœur de l'Europe continue de produire ses effets et nous n'en finissons pas de mesurer l'ampleur de la monstruosité qu'a été le nazisme. Malgré les tentatives des négationnistes, le temps écoulé souligne plutôt le caractère incomparable, indélébile et imprescriptible de ce crime absolu. Il a été aussi le temps nécessaire pour construire la mémoire de ce Trauma de l'histoire qu'il nous faut totalement assumer si nous voulons de nouveau aller de l'avant. Car il nous éclaire sur la tournure que pourrait prendre notre histoire future.**

La nouveauté de la Shoah n'a malheureusement pas consisté à s'attaquer aux juifs – ceux-ci avaient eu à subir bien avant injures et violences –, mais à inventer et à mettre en œuvre le projet de leur extermination totale. Et ce but a été fixé parce que les bourreaux prétendaient incarner une humanité supérieure, fondée sur la haine de l'Autre. Or, ils ne pouvaient espérer « prouver » leur prétendue supériorité qu'en avilissant, en déshumanisant d'autres hommes. Leur « surhumanité » n'étant qu'un leurre, ils ne pouvaient la tester qu'en abaissant leurs victimes, qu'en les plaçant dans les conditions les plus dégradantes afin qu'elles-mêmes oublient leur propre humanité<sup>1</sup>. Toute mystique de la régénération et de la purification de la race implique une démonisation des autres. En ce sens, la barbarie nazie est l'hyperbole de la perversité. A la différence de la simple méchanceté, la perversité ne peut relever de la brute animale : elle est propre à l'homme, dans la mesure où elle tire ses ressources de l'intellect. Le mal qui consiste dans la violence que l'on peut exercer contre la personne humaine apparaît démultiplié lorsqu'il s'appuie sur un détournement de la puissance de réflexion. Même si Brecht affirmait que « le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde », il faut bien admettre que la barbarie nazie est surtout née toute armée de la tête de certains hommes et apparaît loin d'être l'effet d'une simple bête, fût-elle immonde. La perversité se caractérise par un usage corrompu de la raison qui se traduit par la volonté planifiée de ne faire d'autrui qu'un moyen. Il entre dans la perversité une part d'intellectualité retorse qui fait toute sa dangerosité. Kant avait déjà souligné cette capacité humaine au mal radical, dans la mesure même où elle trouve sa source « derrière la raison »<sup>2</sup>. Le pervers est celui qui habille de rationalité son refus d'admettre la pluralité propre à la condition humaine. Mais si les nazis n'ont pas inventé la perversité, ils lui ont fait franchir cependant un seuil nouveau. En phagocytant l'appareil d'Etat, le parti nazi a puisé dans la rationalité bureaucratique de ce dernier les moyens particulièrement efficaces pour mettre en œuvre son projet raciste. Le nazisme a trouvé dans l'intellectualisation hypertrophiée des conditions économiques, sociales et politiques de l'existence – que certains, en Europe, considéraient comme la manifestation même du progrès – un instrument favorable pour accomplir sciemment et efficacement son programme. Mais celui-ci ne se contentait plus de vouloir réduire autrui à un moyen, il cherchait à le détruire définitivement : d'abord juridiquement et moralement, puis physiquement en le transformant en matière première indifférenciée. Tout ce que l'élan de la raison peut contenir pour fonder une attitude éthique de l'homme a été refoulé pour favoriser l'aveuglement le plus cynique. Alors que la raison relève d'abord de l'activité symbolique qui rend l'homme capable de se distancier vis-à-vis de la réalité et de s'ouvrir de nouveaux mondes possibles, le culte de la race supérieure soumet l'homme à la nature en prétendant que la valeur de chacun serait déterminée par sa naissance. La perversité du nazisme a culminé dans ce mythe d'une pureté de la race qui barre la voie à toute attitude éthique. Car l'exigence éthique établit plutôt un écart entre ce qui est et ce qui doit être, invitant l'humanité à poursuivre un idéal qui se présente alors comme une tâche infinie. L'idéologie nazie s'est employée, au contraire, à fermer cet horizon et à rabattre l'ambition

<sup>1</sup> Cf. toute la littérature des camps et, en particulier, Primo Levi, *Si c'est un homme*, éd. Pocket

<sup>2</sup> Kant, *La Religion dans les limites de la raison*, 1794, éd. Vrin

de l'homme à s'incliner devant une prétendue supériorité raciale et donc à acquiescer aux diktats d'une nature mythifiée. En fin de compte, il n'est donc pas étonnant que cette idéologie, fondée sur une nouvelle idolâtrie du « veau d'or », s'en soit prise préférentiellement à ceux qui représentaient la religion la plus opposée au culte des Baalim.

La Shoah ne relève pas de l'impensable, dans la mesure même où elle a été totalement pensée, préméditée, organisée. Elle n'est pas du tout l'effet d'une absence de rationalité, mais plutôt d'un déficit de jugement. Penser est un processus qui peut être sans fin et que seul peut arrêter le jugement. Juger consiste précisément à faire appel à une « mentalité élargie », c'est-à-dire à considérer les choses du point de vue d'autrui, à être capable d'un sens critique où nous avons intériorisé la présence d'autrui. Tout jugement en appelle à l'existence d'un sens commun vis-à-vis duquel chacun a à rendre compte de ses actes. Or, les nazis ont tout fait pour se soustraire au jugement, y compris à celui de leurs compatriotes : leur système totalitaire visait à saper la source même du sens commun, en réalisant l'atomisation des citoyens allemands, en leur interdisant de s'associer, si ce n'est sous la forme fusionnelle de masses vociférantes incapables d'esprit critique. Bien plus, ils ont tout fait pour effacer les traces de leurs crimes, éliminer la plupart des témoins, monnayer ensuite leur impunité. Que reste-t-il du souvenir de Belzec, le camp qui servit exclusivement à l'extermination... ? Il a fallu du temps d'abord pour prendre la mesure de ce qu'ils avaient commis et pour comprendre la différence entre camp de captivité et camp d'extermination. Annette Wieviorka a montré comment la parole des victimes de la Shoah a d'abord été confondue avec celle des déportés de la Résistance, comment peu à peu la distinction a pu être enfin établie entre camp de concentration comme Buchenwald et camp d'extermination comme Auschwitz-Birkenau, comment la spécificité du martyre des juifs d'Europe a pu être brouillée<sup>3</sup>. Ce n'est que très tardivement – bien après le procès Eichmann, en 1961, voire seulement au début des années quatre-vingts – que la Shoah a été placée enfin au centre de la réflexion historique sur la seconde guerre mondiale. Le travail des historiens est immense, confronté à la précarité des traces de l'horreur, à la disparition progressive des témoins directs, aux tentatives réitérées des négationnistes pour favoriser l'amnésie. Mais si la tâche des historiens consiste bien à transformer les traces en documents – c'est-à-dire en objets authentifiés d'étude et d'enseignement –, seule la conscience citoyenne des hommes peut transformer ces documents en monuments. Or, là encore, la distance temporelle fut paradoxalement nécessaire pour prendre conscience de la nature exceptionnelle des agissements criminels des nazis. Certes, la notion pénale de « crime contre l'humanité » a émergé dès 1945, mais il a fallu attendre le 16 juillet 1995 pour que la France reconnaisse, en la personne de Jacques Chirac, « une dette imprescriptible » envers ceux qui ne sont pas revenus, victimes de la collaboration de l'Etat français et de la complicité active de certains de ses membres avec les nazis. Ce n'est même que cette année qu'a été enfin inauguré un monument portant les noms des 76 000 juifs de France qui ont été déportés. Il a fallu du temps pour voir son passé en face...

Mais la Shoah nous dessille les yeux également sur la tournure que peut prendre notre avenir. En elle-même, elle n'a pas été l'aboutissement d'un processus, mais elle a bel et bien inauguré l'émergence d'une nouvelle barbarie. Loin d'être seulement le prolongement d'un antisémitisme chronique, les camps de la mort correspondent plutôt à l'invention de quelque chose de radicalement nouveau. Claude Lanzmann a su pointer cet aspect du nazisme : « C'était une autorisation d'inventer, de commencer quelque chose qui ne pouvait pas jusqu'ici être mis en mots... Tout était neuf »<sup>4</sup>. Or, que des hommes pétris d'une éminente culture puissent vouloir et accomplir l'anéantissement d'autres hommes, n'apparaît malheureusement pas encore exceptionnel. La barbarie a

<sup>3</sup> Cf. le dernier livre d'Annette Wieviorka, *Auschwitz, soixante ans après*, éd. Robert Laffont

<sup>4</sup> Claude Lanzmann, *Shoah*, Livre de poche, 1985, pp. 95-96

depuis longtemps consisté pour une culture à éliminer des êtres humains appartenant à d'autres cultures considérées comme inférieures : les populations massivement décimées aux Amériques ou en Afrique sont le résultat d'un tel ethnocentrisme. En revanche, l'événement radicalement nouveau est qu'au sein d'une même civilisation européenne, certains se soient employés à détruire systématiquement ceux qui vivaient depuis très longtemps auprès d'eux, ceux qui non seulement partageaient leur culture mais avaient souvent contribué brillamment à la développer. L'horreur nouvelle est qu'une même civilisation ait pu se retourner contre certains de ses membres et nier en eux toute identité humaine. Alors que la barbarie s'exerçait jusqu'alors dans des rapports interculturels, elle est devenue spécifiquement intraculturelle : un saut majeur a ainsi été effectué. Le fait que, depuis la Shoah, des États aient pu dénier le droit d'exister à une partie de leur propre population témoigne de la persistance de cette menace : les massacres de masse commis en Bosnie, au Rwanda ou en Tchétchénie viennent malheureusement confirmer l'émergence d'une nouvelle disposition à la barbarie. Bien plus, la Shoah augure mal de ce qui pourrait se passer dans le cadre de l'apparition d'une « civilisation mondiale ». Car ce qui est arrivé à l'échelle de la civilisation européenne pourrait de nouveau se reproduire à l'échelle d'une « civilisation mondiale » : le risque alors ne serait plus de craindre de voir surgir la barbarie dans les rapports qu'une culture pourrait entretenir avec ce qui se trouve en extériorité vis-à-vis d'elle, mais bien dans les rapports qu'une « civilisation » planétaire entretiendrait « en interne », avec ses propres membres, lorsque ceux-ci se montreraient, par exemple, un peu trop récalcitrants à adopter un mode de vie standard et une conception du monde stéréotypée. Hannah Arendt avait elle-même pressenti cette menace : « Le danger mortel pour une civilisation n'est plus désormais un danger qui viendrait de l'extérieur. La nature a été maîtrisée et il n'est plus de barbares pour tenter de détruire ce qu'ils ne peuvent comprendre, comme les Mongols menacèrent l'Europe pendant des siècles. Même l'apparition des gouvernements totalitaires est un phénomène situé à l'intérieur, et non à l'extérieur de notre civilisation. **Le danger est qu'une civilisation globale, coordonnée à l'échelle universelle, se mette un jour à produire des barbares nés de son propre sein** »<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Hannah Arendt,  
L'impérialisme in *Les  
Origines du totalitarisme*

Ainsi, nous avons beau avoir changé de siècle, et même de millénaire, le temps calendaire ne fait rien à l'affaire. Notre temporalité authentique est toujours nouée autour de ce qui s'est passé au centre de l'Europe, au cœur du XX<sup>ème</sup> siècle. Cet événement a constitué un moment épochal qui est encore la clef de ce qui se passe dans l'histoire d'aujourd'hui. Pour nous, la capacité à inaugurer un nouvel horizon d'action n'est jamais certaine, si nous ne maintenons pas en mémoire ce qui s'est passé avant nous. Nous risquons toujours que nos initiatives prétendument nouvelles retombent, en fait, dans d'anciennes ornières et ne fassent encore que répéter, comme une tragique mascarade, des erreurs et des fautes antérieures. Chaque génération croit toujours pouvoir recommencer le monde à sa façon et il est vrai que la liberté humaine consiste à pouvoir commencer quelque chose de nouveau. Mais, pour que cette capacité ne se réduise pas à une illusion et ne se fourvoie, l'homme est ainsi fait qu'il doit nécessairement mesurer la valeur de ce qu'il entreprend à l'aune de ce qui a déjà pu être commis auparavant. C'est pourquoi, seule la mémoire collective peut donner un sens véritable aux transformations que l'on souhaite apporter au monde. Pour nous ouvrir un avenir et que le meilleur puisse succéder au pire, il faut paradoxalement que la mémoire du passé dure longtemps.